

Études littéraires africaines

BISHOP (Stephen L.), *Scripting Shame in African Literature*.
Liverpool : Liverpool University Press, 2021, VIII-269 p. –
ISBN 978-1-800-34843-1



Marion Ott

Numéro 52, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087080ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087080ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ott, M. (2021). Compte rendu de [BISHOP (Stephen L.), *Scripting Shame in African Literature*. Liverpool : Liverpool University Press, 2021, VIII-269 p. – ISBN 978-1-800-34843-1]. *Études littéraires africaines*, (52), 200–203.
<https://doi.org/10.7202/1087080ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

mais cette entreprise n'ira pas à son terme ; Gide a « lâché prise », redoutant « le raffut » et craignant de dresser à nouveau les colons contre son ami (7 mai 1938, p. 185). Les lettres de M. de Coppet témoignent du même découragement. Lui, le socialiste épris d'humanisme et d'idéal, écrit à Gide le 16 juillet 1937 de Dakar, d'où il dirige toute l'Afrique Occidentale Française (AOF) : « Je n'ai jamais cru au communisme [comme Gide] mais j'ai cru au socialisme et aujourd'hui je n'y crois plus. J'ai perdu la foi. Toute ma vie j'ai défendu la justice et la liberté. Aujourd'hui, je les défends encore mais je ne puis plus espérer qu'elles règnent jamais » (p. 173). Leur correspondance permet aussi de découvrir Marcel de Coppet traducteur de l'Anglais Arnold Bennett, sur les conseils de Gide (la correspondance des deux écrivains a été publiée dès 1964 chez Droz). Il traduit notamment *Old Wives' Tale*, lit son texte à Gide et Martin du Gard qui l'amendent avant que le volume ne soit publié sous le titre d'*Un conte de bonnes femmes* à la NRF en 1931, corrigé et préfacé par Gide (p. 121 et p. 126).

Les lettres de chacun évoquent aussi leurs amis et conjoints, les changements politiques, l'Exposition Coloniale ; passent ainsi les silhouettes de Griaule, de Delavignette, du ministre Moutet et, bien sûr, celle de Martin du Gard, confident avant qu'il ne supporte pas de devenir le beau-père de son ami, puis finisse par se réconcilier avec lui.

Il faut saluer la présentation de cet ensemble de lettres dont les correspondants changent sans cesse de lieu et de statut (de Coppet vient régulièrement en France, Gide est sans cesse en mouvement). Les brefs résumés qui rappellent les faits, les correspondances parallèles (avec Martin du Gard ou Maria Van Rysselberghe, dite « la Petite Dame ») et un appareil de notes permettent de suivre sans difficulté les développements et de comprendre les situations évoquées. On l'aura compris, cette correspondance met certes en évidence les engagements africains de Gide, mais elle montre aussi comment un fonctionnaire colonial atypique comme de Coppet a pu tenter de mener une carrière selon son idéal. Le tandem qu'ont formé les deux hommes n'est hélas pas retenu comme tel ; et cet intéressant volume aurait gagné à s'intituler plutôt « Gide et de Coppet face à l'administration coloniale ».

Dominique RANAIVOSON

BISHOP (Stephen L.), *Scripting Shame in African Literature*. Liverpool : Liverpool University Press, 2021, viii-269 p. – ISBN 978-1-800-34843-1.

Maître de conférences en littérature francophone à l'Université de New Mexico, où il dirige également l'Institut d'Études Internationales, Stephen Bishop s'intéresse ici à une émotion qui, bien qu'elle soit « présente dans un grand nombre de textes littéraires [africains], [en] constitue rarement

l'axe narratif principal » (p. 6 ; nous traduisons) et est encore peu abordée dans les études critiques qui leur sont consacrées : la honte. Écrit lors d'un séjour d'études au Cameroun, *Scripting Shame in African Literature* se donne ainsi pour objectif général de « comprendre le rôle que joue la honte dans les narrations africaines » (p. 62) et dans « la représentation [que celles-ci donnent] des sociétés africaines » (p. 3). Il s'agit plus précisément d'explorer l'hypothèse selon laquelle la honte constitue un « instrument » particulièrement puissant de contrôle social dont userait la littérature africaine pour agir sur « les identités sociales et individuelles » (p. 6) et « encourager le changement (ou, dans d'autres contextes, y résister) » (p. 198). C'est de cette influence concrète du processus affectif qu'est la honte que s'efforce de rendre compte la double graphie « *e/affect* » adoptée par l'auteur. Comme le précise d'emblée l'introduction, cet essai se veut en somme moins enquête psychanalytique qu'examen sociocritique du rôle que la honte joue en contexte (post)colonial, du moins tel que celui-ci est médiatisé par les textes littéraires.

L'essai est organisé en deux parties. La première, intitulée « The Many Faces of Shame », entreprend de distinguer la honte de certaines notions connexes, en particulier de la culpabilité. Considérée comme davantage liée à des questions morales et civilisationnelles, en ce qu'elle porte sur l'agir plutôt que sur l'être, la culpabilité a longtemps occupé le devant de la scène dans les études occidentales. Appelant à dépasser ce primat occidental-centré par une approche qui convienne mieux au contexte africain, St. Bishop situe son enquête en opposition à la distinction problématique, bien que désormais ancienne, entre les *shame* et les *guilt cultures* (p. 25-26). Si l'auteur déplore l'« absence honteuse de l'Afrique » (p. 21) dans les études consacrées à la honte, il synthétise toutefois les conclusions de plusieurs travaux utiles à une approche pertinente du sujet, parmi lesquels des essais anthropologiques et philosophiques (Schwartz, Gyekye), psychologiques (Fanon) et littéraires (Kemedjio, Bewe).

La seconde partie, qui occupe la majeure partie de l'ouvrage, est consacrée à l'exploration de l'« utilisation de la honte » (p. 68) en littérature, à partir d'un corpus qui se veut large, issu « d'époques et de genres variés [et] écrit dans différentes langues » (p. 4). Une vingtaine d'œuvres franco-phones et anglophones, allant du *Vieux Nègre et la médaille* (1956) aux romans de Chimamanda Ngozi Achidie parus dans les années 2000, sont ainsi commentées ; si l'on trouve parmi elles trois références dramatiques, c'est toutefois au roman que la part belle est faite. Ces études de cas se structurent en six chapitres qui examinent la façon spécifique dont la honte s'articule à une « questio[n] à grande échelle » (p. 44) dont le traitement est susceptible de transcender l'hétérogénéité des cultures du subcontinent, une question telle que le colonialisme, la condition féminine, la corruption ou encore l'homosexualité. La honte y est explorée dans la « multiplicité de ses rôles » (p. 68) et dans son ambivalence, tantôt instrument de domination (des colons, des discours normatifs), tantôt « révéla-

teur des dangers de l'aliénation » (p. 102) et moteur de la révolte, tantôt encore « marqueur spécifique de la façon dont l'Afrique postcoloniale est aux prises avec [d]es traditions composites » (p. 109).

Une partie des chapitres 8 et 9 s'écarte d'une approche purement textuelle et thématique pour interroger la nature contre-productive d'une écriture « excessive » de la honte – ou d'une posture auctoriale trop transgressive –, qui briserait elle-même les limites qu'elle reproche à ses cibles de franchir. Si elle pose des questions stimulantes, notamment à propos du « faire communauté » de la littérature et du risque de confirmation des stéréotypes de l'écriture de la violence, la réflexion tend toutefois à réduire la portée de certaines œuvres en analysant leur traitement de la honte à l'aune de l'« efficacité » supposée de celle-ci sur le lectorat. Elle n'est par ailleurs pas toujours exempte de moralisme. Ainsi, si St. Bishop précise que son propos ne vise pas à montrer que des auteurs tels que « Beyala, Labou Tansi, Oyôno-Mbia, [...] dont l'écriture va peut-être trop loin dans l'humiliation [...] ne devraient pas être lus ni qu'ils sont des échecs complets » (p. 194), il lui semble tout de même qu'« il y a des façons de traiter de la honte et d'appeler à des changements sociaux sans humilier la partie adverse » (p. 193).

Agrémenté de quelques anecdotes personnelles, l'ouvrage est d'une lecture agréable et fluide. St. Bishop expose de façon claire ses présupposés théoriques, ainsi que les écueils méthodologiques qu'il s'agit d'éviter, et s'appuie sur des sources secondaires de nature variée (même si on pouvait s'attendre à voir davantage convoqués les métatextes des auteurs). On regrettera toutefois qu'un sujet aussi riche – et effectivement encore peu traité dans le champ des littératures africaines – soit presque exclusivement abordé sous un angle thématique. D'une part, ce dernier, focalisé sur les seuls personnages, aurait gagné à être élargi à d'autres motifs féconds en matière de honte, tels que les matériaux abjects ou l'inscription spatiale de la honte. Le travail de Joshua Esty sur le « postcolonialisme excrémental », qui viendrait complexifier les modèles de culpabilité systémique et étendre l'opprobre à la figure passive – jadis à l'abri – de l'auteur, aurait par exemple permis d'enrichir les analyses portant sur la honte de l'écrivain dans le chapitre 8. On aurait d'autre part aimé lire davantage de commentaires à propos de l'inscription stylistique et énonciative de la honte ; si quelques remarques concernant le style indirect libre, les voix narratives et la ponctuation sont faites à propos de Kourouma et de Sony Labou Tansi, celles-ci demeurent très ponctuelles et marginales. Un recours à des outils et à des angles d'analyse plus variés aurait par ailleurs permis de mettre davantage en lumière l'inscription de la honte au niveau implicite, informulé, du texte et de nuancer certaines conclusions discutables, telles que le fait qu'« échou[ant] là où Kourouma réussit » (p. 211), *Johnny Chien méchant* conduirait, par son absence de représentation de la honte, à « une acceptation tacite de la société au sein de laquelle évolue [l']enfant-soldat » (p. 205).

Une remarque enfin à propos de la présentation de la (riche) bibliographie : la circulation au sein de celle-ci (qui s'étend sur 17 pages) aurait été facilitée par l'organisation en rubriques – distinguant *a minima* les œuvres littéraires qui composent le corpus primaire et les références critiques –, d'autant que toutes ne sont pas citées dans le corps de l'essai.

En somme, si cet ouvrage risque de laisser quelque peu sur leur faim les lecteurs que le programme annoncé par le titre avait rendus désireux d'en apprendre davantage sur l'inscription proprement littéraire de la honte dans le roman africain, il a le mérite d'ouvrir un champ d'investigation passionnant, à propos duquel il offre un panorama riche et clairement exposé des études critiques et des textes littéraires, ainsi qu'une bonne mise en perspective des enjeux socio-culturels de la honte.

Marion OTT

CHALAYE (Sylvie), dir., Koffi Kwahulé. Paris : Classiques Garnier, coll. Écrivains francophones d'aujourd'hui, n°6, 2019, 323 p. – ISBN 972-406-07724-4.

Sixième volume d'une collection qui en compte actuellement huit, et qui réunit, sous une même bannière, des écrivains français contemporains et des auteurs venus d'ailleurs, cet ouvrage collectif se conforme au canevas et à l'esprit de la série qui l'accueille. On y trouvera donc, après l'introduction générale signée par Sylvie Chalaye, un ensemble de « lectures critiques », suivi de « regards croisés » puis d'« inédits » (ici une variation sur *Ave Maria*, intitulée *Madeleine*, puis un bel entretien avec l'auteur, mené par sa traductrice américaine, Judith G. Miller). L'ouvrage se clôt sur une biographie puis une bibliographie de Koffi Kwahulé, l'une et l'autre fort détaillées, à quoi s'adjoignent encore une bibliographie critique et un index des œuvres citées, qui permet une circulation plus ciblée dans l'ouvrage.

Ce n'est pas le moindre mérite de Sylvie Chalaye que d'avoir réussi à tenir le pari d'un volume collectif sur ce modèle, qui exige autant de contributions d'écrivains et d'artistes que d'articles de critiques familiers de l'auteur, ainsi qu'une grande disponibilité de ce dernier, qui doit se plier à l'exercice d'une discussion souvent très érudite de son travail. Sans doute le dramaturge et romancier d'origine ivoirienne était-il assez logiquement enclin à se prêter à un tel jeu avec des complices de longue date, mais on relèvera surtout ici les effets positifs de ses connivences manifestes avec certains critiques, metteurs en scène et autres dramaturges : car si tous partagent une dilection pour Koffi Kwahulé et son œuvre, aucun ne sombre pour autant dans la complaisance, et l'amateur profane autant que le lecteur averti tireront donc un grand profit de cette agréable lecture,